

Liaison

Le parcours difficile des revues littéraires en Acadie

Sylvie Mousseau

Numéro 142, hiver 2008–2009

URI : id.erudit.org/iderudit/1424ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN 0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mousseau, S. (2008). Le parcours difficile des revues littéraires en Acadie. *Liaison*, (142), 8–9.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

SYLVIE MOUSSEAU

AU PRINTEMPS 2007, la revue acadienne de création littéraire *Ancrages* disparaissait, après seulement deux années de publication, victime des nombreux défis auxquels doivent faire face les revues artistiques en Acadie: absence de financement, insuffisance de ressources, pénurie d'engagement, manque de relève, etc.

Depuis la disparition de cette revue, l'Acadie n'a plus de périodique de création littéraire, ni de magazine artistique. *Ancrages* avait en quelque sorte pris la relève d'*Éloïze*, une revue publiée à Moncton pendant plus de 20 ans. Ces deux revues ont été portées à bout de bras par des écrivains acadiens. L'auteure Rose Després, qui a travaillé tant pour *Éloïze* que pour *Ancrages*, mentionne qu'il n'y a pas eu de relève: «À un moment donné, j'ai dit aux membres du comité que je m'en allais vers un épuisement professionnel. J'ai demandé au comité de me trouver un remplaçant. Ils se sont vite rendu compte du montant de travail qu'exigeait la publication de la revue, et un seul numéro a paru par la suite.»

Quand les membres du comité ont envoyé un questionnaire aux écrivains afin de voir quel était leur intérêt à l'égard d'une revue littéraire, pas un n'a répondu. Selon Mme Després, il y a eu un effritement de l'engagement: «Le milieu littéraire est devenu vraiment individualiste. Chacun reste dans son coin à faire sa petite besogne. Les gens concentrent leur énergie sur l'écriture.»

Éloïze

Fondée en 1980 par un groupe d'auteurs à la suite de la mise sur pied

de l'Association des écrivains acadiens (AÉA), *Éloïze* s'était donné comme mandat d'encourager la création littéraire. La revue visait à aider les écrivains en herbe à percer dans le domaine de l'édition et à donner un élan aux auteurs établis. Dyane Léger, Herménégilde Chiasson, Melvin Gallant et Gérard Leblanc ont été des débuts de la revue. Par la suite, quelques écrivains, dont Raymond Guy LeBlanc et Rose Després se sont joints au groupe. Cette dernière, arrivée en 1982, raconte qu'à l'époque, il était très difficile pour les écrivains acadiens de faire paraître leurs œuvres. Seulement quelques auteurs comme Herménégilde Chiasson et Melvin Gallant avaient été publiés par des maisons d'édition. Au Nouveau-Brunswick, il n'existait qu'une seule entreprise d'édition, soit les *Éditions d'Acadie*. De plus, les écrivains acadiens avaient de la difficulté à percer dans les revues québécoises. «Pour les jeunes écrivains, il y avait une espèce de contre-culture qui ne cadrait vraiment pas avec une maison d'édition plutôt formelle et traditionnelle», indique Mme Després, convaincue que la revue *Éloïze* a contribué à l'essor de la littérature acadienne. De nombreuses activités littéraires ont été créées autour de cette revue.

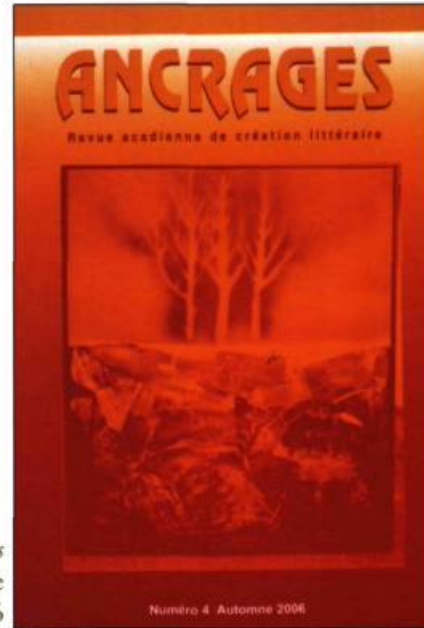
Avec l'arrivée d'*Éloïze*, une recherche littéraire a commencé à s'amorcer et cela a donné un bon coup de pouce aux jeunes écrivains. Des événements littéraires ont commencé aussi à voir le jour. *Éloïze* a publié également des numéros spéciaux, notamment sur la poésie et le théâtre. «Ce sont des écrivains qui ont créé la revue, qui l'ont alimenté et l'ont mise sur le marché. C'était tout du bénévolat. Il

n'y avait pratiquement aucune ressource financière pour payer des salaires.»

Les maigres subventions reçues allaient directement à la publication de la revue. *Éloïze* faisait paraître, entre autres, des extraits de livres à venir et des textes inédits dans tous les genres littéraires. Les premiers numéros comptaient environ 80 pages. Quand l'AÉA s'est dissoute, la revue *Éloïze* a poursuivi ses activités. Pour diverses raisons, notamment l'absence de relève et certains ennuis financiers, elle a été, comme nous l'avons souligné, contrainte de fermer ses portes en 2001. La plupart des écrivains ayant poursuivi une carrière en écriture, ont commencé par publier des textes dans une revue littéraire. Cette situation est aussi vraie en Acadie qu'ailleurs au pays. Les revues, comme le mentionne Mme Després, permettent aux jeunes auteurs d'avoir une première expérience de publication. Pour les écrivains plus chevronnés, c'est l'occasion de soumettre des textes qui se retrouveront dans des livres futurs. De plus, pour le lecteur, les revues offrent l'occasion d'avoir une variété de textes de divers styles et genres littéraires.

Ancrages

En 2004, Rose Després a voulu ressusciter la défunte *Éloïze*, en créant *Ancrages*. Appuyée par un comité de bénévoles, elle a fait paraître le premier numéro au printemps 2005, à l'occasion du Festival littéraire Frye, à Moncton. En plus de publier des textes des auteurs de l'Acadie, de plusieurs régions du Canada et même parfois de l'extérieur, Mme Després s'était aussi fixé



Ancrages
Revue acadienne de création littéraire
Numéro 4 automne 2006

pour mandat de solliciter des textes de jeunes auteurs encore étudiants.

«Une des fonctions d'*Ancrages* était d'intégrer des activités littéraires dans le milieu scolaire. Parallèlement à ça, se développait l'idée de la politique du livre. On voulait proposer des activités littéraires dans les écoles et inciter ces dernières à acheter la revue. Le comité de rédaction sollicitait des textes d'un peu partout, permettant ainsi aux écrivains acadiens d'être lus et d'être vus ailleurs. Le consulat de France acceptait de distribuer nos livres à l'étranger», indique Rose Després.

«Comme j'étais sans ressources financières j'essayais d'obtenir des subventions pour pouvoir embaucher quelqu'un qui pourrait se charger des toutes les tâches quotidiennes», ajoute-t-elle.

La revue a reçu de l'aide de la Direction des arts du Nouveau-Brunswick à deux reprises, la première fois pour le lancement et la deuxième, pour la publication de deux numéros. Pour être admissible aux programmes du Conseil des arts du Canada et aux programmes du ministère du Patrimoine canadien, les organismes doivent faire leurs preuves. Le comité aurait dû attendre au moins deux ans pour peut-être avoir droit à de l'aide financière. C'est le temps que la revue a survécu.

«Je me disais que les gens allaient s'intéresser à la revue et qu'ils allaient constater que c'était une belle revue. Mais les gens qui contribuaient le moins étaient les écrivains acadiens. Je devais refuser des textes de l'étranger pour avoir un certain pourcentage de textes de source canadienne», indique Rose Després. Finalement, elle a dû abandonner. «J'avais trois emplois à plein temps et j'élevais ma fille seule. Je n'avais ni ressources ni aide pour évaluer les textes, les rassembler et les corriger», raconte l'auteur, qui a demandé au comité de rédaction de prendre la relève.

Le comité, formé entre autres d'universitaires, a publié un seul et dernier numéro.

L'avenir

Rose Després a dû faire son deuil des revues de création littéraire. Selon elle, c'est regrettable parce que ces revues ne sont pas seulement des magazines de compte-rendu sur les arts et la culture. Ils permettent aussi de donner une visibilité aux écrivains. En Acadie, il n'y a pas de revue culturelle, ni de

revue littéraire. «Je trouve que c'est malheureux pour la population. Il y a eu un essouffement des ressources», indique-t-elle. En même temps, l'écrivaine comprend que les jeunes écrivains n'aient pas trop envie de se lancer dans une aventure pareille, surtout lorsqu'ils regardent les échecs du passé. Les artistes en ont assez de faire du bénévolat. «Je trouve ça indignant qu'on demande aux artistes et aux écrivains de travailler pour rien», ajoute Mme Després.

Aujourd'hui, il y a beaucoup plus de débouchés pour les écrivains acadiens qu'à la fin des années 1970. Le Nouveau-Brunswick compte maintenant quatre maisons d'édition dont une réservée aux livres jeunesse, une politique du livre provinciale et des événements littéraires. Même s'il y a de plus en plus de rassemblements littéraires, comme les salons du livre et les festivals de littérature, il reste que les écrivains travaillent plus en vase clos, estime Mme Després. «Ce n'est pas un jugement. L'écriture est un travail individuel, qui s'accomplit en solitude. Il n'y a pas de réseau central, ni de relève de ce côté-là. Chacun écrit pour soi, dans son petit coin, à sa manière, et publie en utilisant les moyens possibles», précise l'auteure, qui considère que l'AAEA avait réussi à créer un réseau.

Également professeur de français à l'université, Rose Després estime que les revues littéraires contribuent à rendre plus accessible les textes des auteurs acadiens. «J'arrive à l'université et les étudiants ne lisent pratiquement pas ou très peu. Plusieurs ont lu des traductions et ils ne connaissent pas les livres acadiens», ajoute-t-elle. «Si on veut que les étudiants en viennent à connaître et à aimer la littérature, il faut qu'on leur propose des choses qui leur ressemblent», indique l'auteure, qui croit fermement qu'une revue littéraire pourrait aider à faire connaître les auteurs contemporains, en développant des liens avec le milieu scolaire et universitaire. ||

Sylvie Mousseau est journaliste à l'Acadie Nouvelle depuis 1989. Après avoir couvert l'actualité dans le nord du Nouveau-Brunswick pendant huit ans, elle est maintenant journaliste culturelle à Moncton. Elle a publié des textes dans la revue Livre d'ici à Montréal.